



En résumé, il suffira de quelques mots.

Je vois les titres, les consternations. On voudra découvrir des raisons précises, il faudra des responsables, on se demandera comment cela a pu arriver. Et pourtant, cela arrivera. Tout finit par arriver. Même mon camion, il est arrivé jusqu'ici.

Ce camion, ce qui me dérange ce n'est pas son état : la crasse, les fauteuils éventrés, les clopes froides, le cambouis sur le volant qui marque les paumes. Ce n'est pas non plus le moteur : s'il se traîne ou s'il ne démarre pas j'avoue que ça m'arrange. C'est toujours quelques minutes gagnées. Et ce n'est pas de ma faute, alors personne ne peut rien me dire, tout le monde sait qu'il est une antiquité, ce camion.

Non, ce qui me dérange vraiment, c'est que l'autoradio soit mort. Des fois, il faut rouler une heure ou deux pour atteindre un chantier, et, la musique, je ne peux pas m'en passer. J'adore le rythme, vraiment. Ce que j'aime par-dessus tout c'est danser. Pas au boulot, bien sûr. Sur un chantier, je me la ferme, je ne parle pas de ça aux autres gars. On me regarderait d'un drôle d'œil, on penserait : Il est malade ce type. De toute manière, sur un chantier, avec le bruit des machines, on n'entendrait pas une note.

Difficile de me passer de musique.

Souvent, le soir, je gare le camion, je monte chez moi et je mets un disque. Que pour moi, je veux dire : je danse seul. Je n'ai besoin de personne. Je danse les yeux ouverts : sans rien fixer en particulier. C'est compliqué. C'est plus difficile qu'en fermant les paupières. En boîte, par exemple, je suis sans cesse distrait par les autres, par le corps des autres, les filles... Pourtant, je le jure, j'essaie, je me concentre, me noue au rythme, plonge dans la danse comme dans une eau froide, me laisse porter puis couler. Chaque pulsation me ramène à moi, chaque beat m'isole.

J'écoute le sang traverser mon corps et battre sous mes joues, dans mes oreilles.

Quand je danse, je veux dire quand je suis seul et que je danse, je veux parvenir à entrer en transe. Vraiment en transe, pas juste la tête qui tourne et les pensées qui se bousculent comme des billes. Non. La vraie transe. J'ai beaucoup lu là-dessus : l'esprit quitte la chair, s'envole, s'ouvre à des perceptions nouvelles. Le danseur n'a plus conscience d'être sur terre, son corps souvent s'effondre, un peu comme dans une crise d'épilepsie. Moi, je danse, je m'épuise, je ferme les yeux, je me prends un mur, le coin de mon lit, ma table, je trébuche, souvent je tombe. Et j'échoue. J'ai tout essayé pourtant, de la musique chamannique à la hardtech la plus rude. Du rythme, massif, répétitif, infini.

Jamais la moindre sensation de légèreté, jamais le moindre frémissement, juste la nausée à en vomir. Ou des bleus. Cela fait longtemps que mes genoux ne saignent plus : le cal est trop épais. Maçon, c'est un métier qui transforme le corps.

Les soirs, après le chantier, je n'ai plus d'énergie, je suis vidé. Rentrer avec le camion qui plafonne à 70 km/h, dans le vacarme du moteur, me pompe mes dernières forces. A peine je mets un pied dans mon appartement que je m'effondre sur mon lit. La fatigue est la plus forte. J'ai lu que les premiers hommes ont dansé en essayant d'imiter le mouvement des étoiles, jouer avec ses membres à la course des astres. Un rond et un rond et un rond et un rond. C'est peut-être de la connerie, on raconte tellement de choses.

En boîte ou lors d'une soirée, je n'essaie pas, les autres ne comprendraient pas. Ils rigoleraient et se remettraient à picoler, bouche soudée au goulot, les types continueraient

à approcher les filles, tout le monde s'amuserait et le mot circulerait : Il est arrivé comment celui-là ? Il est mal. Quelqu'un le connaît ? Qui l'a invité ?

La transe, je commence à douter. J'essaie depuis des années et pas une seconde d'envol, pas le moindre frémissement, rien : la nausée, la douleur, le cœur qui tape. Il me manque sans doute la foi, ou la technique. On n'apprend pas tout dans un livre, c'est comme ça. Il aurait sans doute fallu que je rencontre un initié, un vrai, l'un de ceux qui voyagent hors d'eux. Il m'aurait peut-être montré la voie.

Si on veut comprendre, si on veut savoir ce qui s'est passé ici, il faudra prendre en compte toutes les données. Dans mon cas, s'il n'y avait pas eu la musique, je ne serais pas venu. Ma décision, je l'ai prise calmement, en parfaite connaissance de cause. J'espère que l'on ne nous fera pas passer pour des inconscients.

Des fois, je danse, je suis en boîte, mettons, et je pense : si un chaman entrerait et nous regardait danser, qui désignerait-il ? Qui parmi nous mériteraient d'être des hommes ? Qui serait sauvé ? Dans certaines tribus, les jeunes sont conduits au chaman, il les aligne, entre en transe et reçoit les instructions précises des esprits. Il montre ensuite ceux qui sont dignes de devenir adultes. Ce sont les esprits qui décident. Toi, toi, toi et toi. Les autres, rien. Ceux que le chaman n'appelle pas, je ne sais plus trop ce qu'ils deviennent. Peut-être sont-ils tués, ou bannis. Peut-être peuvent-ils rester dans la tribu en se résignant à leur sort. Jamais ils n'auront le statut d'homme. Ils seront esclaves, serviteurs, des sous-hommes. L'allemand a un mot pour ça. *Untermenschen*. Une sous race voulue par les esprits. Ce n'est

pas parce que je conduis ce camion pourri que je suis un ignare.

Mais bien sûr, nous ne sommes pas une tribu, d'ailleurs j'ai oublié le nom de ces foutues tribus, on va en boîte pour s'amuser, pas pour savoir qui d'entre nous survivrait dans la jungle. On va en boîte pour faire la fête, pour oublier les chantiers, pour repousser la fatigue, pour regarder danser les filles et oublier le camion. C'est pour ça que je suis venu, voilà ce qu'il faudra comprendre : pour noyer mes doutes une bonne fois pour toutes.



Au début, j'ai hésité. Au tout début, je veux dire, quand j'ai su pour la fête. Quand le projet de la fête s'est mis en place. L'opération, on disait dans nos messages. L'opération va avoir lieu, on employait ce genre de formule, un peu à la légère, on entourait la préparation de mystère, on s'encourageait et l'opération se montait. Au début je n'y croyais pas trop, c'était comme un jeu, un

drôle de jeu, je ne savais pas si ce serait vrai, si c'était une plaisanterie, j'aimais cette atmosphère, cette façon de comploter, et petit à petit les choses se sont faites vraiment. Les messages s'accumulaient, cryptés, j'en avais froid dans le dos. La peur sans doute. Emilie ne plaisantait pas. La fête était devenue une opération, l'opération un acte symbolique de résistance, pour que tout le monde sache.

Au début, je disais, j'ai hésité. Il faut que je t'explique, j'avais d'autres projets pour cette journée. Je voulais mieux que le clapotis de l'eau, je désirais le vent et le grondement des vagues. C'était mon anniversaire hier. Je suis née au bord de l'eau. J'ai toujours habité la côte. Enfin, mes parents habitent la côte ; moi, pour mes études, je suis venue en ville. Il y a un proverbe chinois dont je me souviens mal, j'ai l'esprit embrouillé maintenant, c'est sans doute tout ce que j'ai pris, un proverbe qui dit quelque chose comme : Entre la mer et la montagne, l'imbécile choisit la montagne, l'intelligent la mer. Un truc dans ce genre. Ce proverbe, je l'ai souvent répété sans vraiment le comprendre. Il me semble que l'eau est un élément capital en Chine. Il y a aussi cette histoire du rocher et de la rivière, comme quoi la rivière contournera le rocher et continuera de couler. Et qu'en plus, avec le temps, elle érodera le rocher. L'eau mange toujours la pierre. L'intelligence, donc, est de choisir la mer...

Me concentrer, j'ai froid. Ce que je voulais dire c'est que l'eau me manque. Le bruit de l'eau me manque. De la maison de mes parents, on ne voyait pas la mer, on

l'entendait juste. Le soir, dans mon lit, je tendais l'oreille et la mer venait à moi. Calme ou agitée, mais elle venait.

Elle me manque, tu sais. Son frottement. J'ai hésité à cause de la mer. Je m'étais imaginée ce petit film : moi, seule, sur la plage, la mer qui bouge doucement et le bruit des vagues comme une musique. Je m'imaginai un scénario à la Martin Eden. Je le voyais comme ça mon anniversaire. Pas là-bas dans cette cabane, pas en participant à cette opération.

Hier soir pourtant, je n'étais pas mécontente d'être là. C'est cette amie, Emilie, qui m'a convaincue. La mer je la garde en moi, je me disais. L'été, quand j'étais petite, je me couchais, je fermais les yeux, le bruit de la mer me recouvrait, et je sentais mon corps se mettre à tanguer, réellement. J'étais dans mon lit portée par la mer, la sensation de la baignade revenait. Les souvenirs, d'habitude, naissent dans l'esprit. Là, ils passaient par le corps, l'illusion était parfaite, j'entendais la mer et je flottais, je m'endormais en faisant la planche dans mes draps. Souvent, depuis, j'ai retrouvé cette sensation, je peux me sentir flotter à la commande, même si je ne me suis plus baignée depuis des mois, même si j'entends les voitures en bas, dans la rue, ou la télé des voisins, ou les cris, les gens qui pleurent, les gens qui ont peur. La peur s'entend, même si elle ne se dit pas, je te le jure.

Hier soir, je te disais, j'étais contente d'être à la fête, la musique était bien et puis, peu à peu, j'ai basculé, je n'ai plus supporté d'être là. Faire semblant avec les autres. Quitte à être seule, je me suis dit, autant être vraiment seule, pas seule au milieu d'une foule, avec les types qui ne te regardent que parce qu'ils te convoitent. Voilà, tu

souris, je ne dis que des stéréotypes, tu dois penser. Tu ne réponds rien. Tu es du genre silencieux, toi.

J'aime bien. Ça ne me dérange pas d'être la seule à parler. Tu sais, quand je suis sortie, il pleuvait, je ne savais pas vraiment ce que j'allais faire, j'étais sortie comme ça, sans réfléchir, je ne pouvais même pas partir, pourtant c'est moi qui ai indiqué la cabane et l'étang. J'étais venue avec Emilie, la voiture est à elle. Alors, j'ai remarqué une petite étoile rouge, une braise, qui flottait dans la cabine du camion, dans l'ombre. Je me suis vue m'approcher, ouvrir la porte, je ne réfléchissais pas, absolument pas. C'était comme si j'étais vide, comme si je regardais quelqu'un d'autre faire les gestes à ma place, je ne m'appartenais pas ; la musique bourdonnait à mes oreilles, j'avancais dans le coton. A la lumière du plafonnier, je t'ai reconnu. Je t'avais vu danser, tu tournais, tu faisais de larges cercles, la tête légèrement penchée en arrière, les yeux fermés, les bras écartés. Certains évitaient de peu tes mains tendues et t'insultaient. Et toi, tu ne remarquais rien. Je t'avais observé un instant, jusqu'au moment où, en dansant, tu as mis une baffé à ce type sans faire exprès. Ça m'a fait peur de voir le type se mettre en colère – qu'avait-il à défendre aujourd'hui ? – et toi qui le regardais sans comprendre, comme si tu te réveillais. C'est sans doute pour ça que lorsque la lumière du plafonnier s'est allumée, et que je t'ai reconnu, assis au volant de ce camion, en train de fumer, je t'ai demandé de m'amener voir la mer.

C'est trop tard pour mon anniversaire, aujourd'hui. Mais je suis heureuse d'être là, j'ai dû dormir, non ? On a roulé longtemps ?

Hier soir, tu sais, quand j'ai quitté l'opération, j'ai été prise d'angoisses. Je voulais fuir avant de commettre l'irréversible. Je me suis promis de revoir la mer, je me suis forgé un prétexte. Je m'allongerai sur le sable, je me suis dit, je fermerai les yeux et je retrouverai la mer, je la transporte en moi. La mer est plus forte que n'importe quelle musique, je le jure. Il ne pleut plus, on sort ?